

Und nun ist nach wochenlanger Arbeit mein Porträt fertig. Vor schwarzem Hintergrund hat Alice mich erst mehrere Male fotografiert und dann über zwei Monate lang an dem etwa 70 mal 90 cm großen Bild gemalt:

Der umfassende schwarze Hintergrund, aus dem mein Kopf taucht, ist  
5 gegenwärtige Vergangenheit, ein Mensch taucht aus der Tiefe der Zeit, aus der  
Tiefe der Erinnerung ins Jetzt, das ist ein Mensch, der in seiner Fragilität und  
Unsicherheit Reinheit ausstrahlt und der doch schuldig ist, der seinen Schuldigern  
vergeben möchte, aber sie nicht sieht. Ein 46-jähriges Gesicht, in kräftigen  
10 Farben gemalt, das wach und aufmerksam in die Welt schaut, deren Schwarz alles  
und nichts ist, ein Gesicht, das Wohlwollen zeigt und eine existenzielle Furcht,  
ein Gesicht, das ruht und auf einen Befehl wartet. Ein Gesicht, das - magerer  
geworden - bereit ist zuzuhören, das sich eine kaiserliche Botschaft ersehnt und  
einen Ort des Friedens, ein Paradiesgärtlein für sich und die Seinen. Zwei  
15 senkrechte und vier waagrechte Falten ziehen über die Stirn, Adern zeichnen sich  
unter der dünnen Haut der Schläfen ab. Müde, stumme Lippen, der Kopf etwas  
schief, das Gesicht ist asymmetrisch gebaut, das linke Ohr sitzt tiefer und auch  
der linke Mundwinkel. Blondgrauweiße Haare, struppig, steif, gipsbrüchig, müde.  
Wuchernde hellgraue Augenbrauen und viele kleine Narben, Aknenarben, an die  
20 dreißig Jahre alt schon. Blaue Augen, immer noch, aber blasser sind die Pupillen  
geworden. Altersflecken auf den Wangen und Schatten, die länger werden wollen.  
Die Gesichtszüge härter, tiefer, in ihrer Unumkehrbarkeit gefangen.

Was siehst du, Aurélien?

Ich sehe ein Ich, das die Welt fühlen und erkennen möchte.

Ich sehe das Gehen der Jahre, sehe Schmerzen und eine immer noch kindliche,  
30 eine größere Hoffnung.

Ich sehe das schwarze Nichts, aus dem wir kommen, in dem wir sind, in das wir  
gehen werden: Ich sehe Mica und ich sehe dich.

Peter Landerl, „Vier mal ich“, Laurin 2018

## Le texte

Evoquant son propre portrait peint par son amie Alice, Aurélien interprète, « fait parler » les détails du tableau. Les notations concrètes et abstraites sont enchevêtrées, il faudra y prendre garde au moment de la traduction.

La réflexion est accompagnée de plusieurs références, trait spécifique de l'écriture de Peter Landerl et des écritures contemporaines et ultra-contemporaines.

## Les structures

Elles sont simples, faciles à comprendre, faciles à rendre en français.

On observe – particularité stylistique – d'assez nombreuses ruptures de construction et des phrases sans verbe. Cela accélère le rythme, le texte suit le regard du narrateur qui découvre son propre portrait, les impressions se succèdent, rapides, presque simultanées. Nous ne sommes pas dans l'analyse, mais dans l'immédiateté de la perception. L'analyse, c'est au lecteur de la faire, à partir des éléments livrés par le narrateur. « Der langen Rede kurzer Sinn » : il faudra s'efforcer, avec les moyens du français, de restituer cette rapidité, le caractère impressionniste de la description.

## Quelques remarques générales

- L. 1 et 2, l'absence d'article ne correspond pas à l'expression du partitif, mais à une forme rapide et condensée (très courante) dans laquelle l'adjectif tient lieu de déterminatif, et rend l'article superflu. Il ne s'agit pas de grammaire, mais de stylistique.
- **Über** (l. 2 et 14) : revoir les nombreux sens de la préposition *über*, avec le datif, avec l'accusatif – trois colonnes et demie dans le Duden en 8 volumes, mais vraiment, ça vaut la peine. Rappelons brièvement les deux cas qui nous concernent ici :
  - *drückt aus, dass das Ausmaß von etwas eine gewisse Grenze, etwas geht über jemandes Kraft, Verstand ; er wurde über Gebühr gelobt* (Duden in 8 Bänden, Bd. 7, *über*, 6).

- *kennzeichnet einen Ort oder eine Stelle, über die sich etwas in unmittelbarer Berührung bewegt, seine Hand strich über ihr Haar, sie fuhr sich mit der Hand über die Stirn, etc.* (Duden in 8 Bänden, Bd. 7, über, 1,f).  
Selon le contexte, le français passe par une préposition ou par des verbes tels *passer, dépasser*.

- **An** (l. 18), Duden en considère comme familier l'emploi adverbial dans le sens de *ungefähr, etwa* (Duden in 8 Bänden, Bd. I, an, II,3).
- **Erkennen** (l. 28) n'a pas que le sens de « reconnaître » (par exemple quelqu'un que l'on croise dans la rue). On peut se remémorer le monologue de Faust (*Faust. Der Tragödie erster Teil*) :

### Nacht

Habe nun, ach! Philosophie,  
Juristerei und Medizin,  
Und leider auch Theologie  
Durchaus studiert, mit heißem Bemühn.  
Da steh ich nun, ich armer Tor!  
Und bin so klug als wie zuvor;  
Heiße Magister, heiße Doktor gar  
Und ziehe schon an die zehen Jahr  
Herauf, herab und quer und krumm  
Meine Schüler an der Nase herum -  
Und sehe, daß wir nichts wissen können!  
Das will mir schier das Herz verbrennen.  
Zwar bin ich gescheiter als all die Laffen,  
Doktoren, Magister, Schreiber und Pfaffen;  
Mich plagen keine Skrupel noch Zweifel,  
Fürchte mich weder vor Hölle noch Teufel -  
Dafür ist mir auch alle Freud entrissen,  
Bilde mir nicht ein, was Rechts zu wissen,  
Bilde mir nicht ein, ich könnte was lehren,

Die Menschen zu bessern und zu bekehren.  
Auch hab ich weder Gut noch Geld,  
Noch Ehr und Herrlichkeit der Welt;  
Es möchte kein Hund so länger leben!  
Drum hab ich mich der Magie ergeben,  
Ob mir durch Geistes Kraft und Mund  
Nicht manch Geheimnis würde kund;  
Daß ich nicht mehr mit saurem Schweiß  
Zu sagen brauche, was ich nicht weiß;  
Daß ich erkenne, was die Welt  
Im Innersten zusammenhält,  
Schau alle Wirkenskraft und Samen,  
Und tu nicht mehr in Worten kramen.

(V. 354-385)

- **La conjugaison** : faut-il rappeler que la conjugaison des verbes français doit être connue, *peindre*, *vouloir*, *voir*, etc. ne doivent pas donner lieu à des erreurs. Le *Bescherelle* est toujours un bon investissement.
- *Werden* (l. 11-12 et 19-20) ne se traduit pas systématiquement par *devenir*, on ne traduit pas *er wurde rot* par *il est devenu rouge*. Revoir les verbes formés sur les adjectifs et la conjugaison des verbes du deuxième groupe (type *finir*).

## Quelques détails encore

**2.** Ne pas faire de mélange hasardeux avec les éléments du mot *Hintergrund* (*der*, - *ige*).  
*Im Hintergrund steht ...* = à l'arrière-plan se trouve... Il s'agit ici de peinture, on parle de *fond*, mais on ne mélange pas, le fond étant par lui-même déjà à l'arrière.  
*Erst* : on connaît bien entendu le sens de *erst* (*zuerst*), mais on n'est pas obligé de le traduire systématiquement par *d'abord* ou *tout d'abord*. Cela s'applique aussi, par exemple, à *fertig sein mit*, *ein Buch ausgelesen haben*. Il faut essayer de toujours

penser, quel que soit le sens dans lequel on traduit, à ce que dirait l'autre langue dans une situation donnée (en respectant aussi le niveau de langue).

3. Attention aux étourderies, *etwa* et non *etwas*.

5. *gegenwärtige Vergangenheit* : avant de traduire, il importe de savoir de quoi l'on parle. Qu'est-ce qui est, dans cette phrase, défini comme *Vergangenheit* ? Comme *gegenwärtig* ? Quelle est la relation entre les zones du tableau observé ?

7. *Schuldig ... Schuldigern*, référence au Vaterunser (das) / Notre-Père :

*Und vergib uns unsere Schuld,*

*wie auch wir vergeben unsern Schuldigern.*

*Pardonne-nous nos offenses*

*Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Il faut, dans la traduction, maintenir cette référence.

Ne pas confondre *der Schuldige* (adjectif substantivé, déclinaison de l'adjectif), et *der Schuldiger* (nom masculin).

9. *In die Welt schauen* n'est pas *die Welt anschauen*.

11. *Magerer geworden* : allusion à une maladie dont il a été question auparavant.

12. *Eine kaiserliche Botschaft* est un récit très connu de Franz Kafka.

15. Si par hasard on ne connaît pas *die Ader (-n)*, c'est le moment de faire travailler le contexte. Evidemment, si on ne connaît pas non plus *die Schläfe (-n)*, la situation est délicate. On ne peut plus que s'appuyer sur *Haut* et *zeichnen, sich abzeichnen*, en gardant toujours à l'esprit que nous sommes dans l'observation et la description d'un portrait, et que le dernier élément nommé était *die Stirn*. Et comme il ne peut s'agir du nez (tout le monde connaît *die Nase*) et que la bouche et les oreilles apparaissent un peu plus loin, on s'approche... Et si l'on a du mal à trouver les mots français, on s'efforce de rester en cohérence avec l'ensemble de ce que l'on écrit.

16. Si l'on ne connaît pas *schief*, même remarque que pour *Adern* et *Schläfen*, on s'arrange pour trouver un adjectif pouvant convenir à la tête, en tenant compte de l'évocation, ensuite, d'une asymétrie – il semble que nous soyons dans la notion de mouvement, de position.

17. *Struppig* fait partie des termes concrets plus abondants dans la deuxième partie du texte, ce qui correspond au regard que le narrateur porte sur son portrait : d'abord une approche générale, la perception d'une expression, liée à la composition du tableau, puis les détails. *Struppige Haare* : *borstig, zerzaust in alle Richtungen stehend* (Duden). Reste à trouver, en français, un mot susceptible de s'appliquer à des cheveux. Si l'on ne connaît pas le terme, il faut, comme toujours, chercher la simplicité, un terme en accord avec l'ensemble.

– *gipsbrüchig* : on reconnaît l'adjectif dérivé du verbe *brechen* (*a-o; i*), *Gips* (*der*) introduisant une comparaison et servant à préciser la manière. Il s'agit ici de gypse, mais autant le mot *Gips* est courant en allemand (en particulier du fait qu'il désigne aussi le plâtre), autant, en français, le *gypse* paraît insolite. Il faut trouver un autre élément de comparaison.

18. *Wuchern*, à mettre en relation avec l'ensemble. Il fait écho à *struppig*. *Der Wucher* désigne *l'usure* (terme appartenant au monde de la finance), *der Wucherer*, l'usurier.

– *Die Narbe* : la précision concernant l'origine de ces *Narben* permet d'identifier le sens sans grand risque de se tromper.

30. *Eine größere Hoffnung* : référence au roman d'Ilse Aichinger, *Die größere Hoffnung*. Noter que l'auteur passe de l'article défini à l'article indéfini.

31. Attention aux cas : *aus dem...*, *in dem...*, *in das...*

## Zum Lesen

*Thomas Bernhard, der sich selber nicht ungern fotografieren ließ, hat sich gelegentlich mit dem Fotografieren auseinandergesetzt. Hier bürgt das Foto für Echtheit und*

*Wahrheit, nicht unbedingt zum Vorteil und zugunsten der Fotografierten. Nach dem Unfalltod seiner Eltern und seines Bruders betrachtet und kommentiert der in Rom lebende Erzähler die Fotos, die er aufbewahrt und aus Österreich mitgebracht hat.*

Alle drei waren sie jetzt, vor mir auf dem Schreibtisch, keine zehn Zentimeter groß und in modischer Kleidung und grotesker Körperhaltung, die auf eine ebenso groteske Geisteshaltung schließen läßt, noch komischer als bei früherer Betrachtung. Die Fotografie zeigt nur den grotesken und den komischen Augenblick, dachte ich, sie zeigt nicht den Menschen, wie er alles in allem zeitlebens gewesen ist, die Fotografie ist eine heimtückische perverse Fälschung, jede Fotografie, gleich von wem sie fotografiert ist, gleich, wen sie darstellt, sie ist eine absolute Verletzung der Menschenwürde, eine ungeheuerliche Naturverfälschung, eine gemeine Unmenschlichkeit. Andererseits empfand ich die beiden Fotos als geradezu ungeheuer charakteristisch für die darauf Festgehaltenen, für meine Eltern genauso wie für meinen Bruder. Das sind sie, sagte ich mir, wie sie wirklich sind, das waren sie, wie sie wirklich waren. Ich hätte auch andere Fotografien meiner Eltern und meines Bruders aus Wolfsegg mitnehmen und mir behalten können, ich habe diese mitgenommen und behalten, weil sie die Eltern wie meinen Bruder genauso wiedergeben in dem Augenblick, in welchem diese Fotografien von mir gemacht worden sind, wie meine Eltern wirklich sind, wie mein Bruder wirklich ist. Ich hatte nicht die geringste Scham bei dieser Feststellung. Nicht zufällig hatte ich gerade diese Fotografien nicht vernichtet und sogar nach Rom mitgenommen und in meinem Schreibtisch aufbewahrt. Hier habe ich keine idealisierten Eltern, sagte ich mir, hier habe ich meine Eltern, wie sie sind, wie sie waren, verbesserte ich mich. Hier habe ich meinen Bruder, wie er gewesen ist. Sie waren alle drei so scheu, so gemein, so komisch. Ich hätte ja, dachte ich, keine Verfälschung meiner Eltern und meines Bruders in meinem Schreibtisch geduldet. Nur die tatsächlichen, die wahren Abbilder. Nur das absolut Authentische, und ist es noch so grotesk, möglicherweise sogar widerwärtig.

Thomas Bernhard, Auslöschung. Ein Zerfall, 1986

## Proposition de traduction

Aujourd'hui, après des semaines de travail, mon portrait est donc achevé. Alice a commencé par faire de moi plusieurs photos sur fond noir<sup>1</sup>, et ensuite, elle a passé plus de deux mois à peindre ce tableau de 70 sur 90 centimètres.

Le fond noir qui sert de cadre et d'où émerge ma tête, c'est l'image présente du passé, un homme émerge de la profondeur du temps et de la profondeur du souvenir pour entrer dans le moment présent, c'est un homme qui, dans sa fragilité, dans son insécurité, rayonne de pureté malgré les offenses commises, un homme qui voudrait pardonner à ceux qui l'ont offensé mais qu'il ne voit pas. Un visage de 46 ans, peint en couleurs vigoureuses, et qui porte un regard éveillé et attentif sur le monde dont la noirceur est à la fois tout et rien, un visage qui montre de la bienveillance et une peur existentielle, un visage au repos qui attend un ordre. Un visage qui – un peu amaigri – est prêt à écouter, qui appelle de ses vœux un message impérial et un lieu de paix, un petit éden pour lui-même et les siens. Deux rides verticales et quatre rides horizontales barrent le front, les veines se dessinent sous la peau fine des tempes. Les lèvres muettes sont fatiguées, la tête est un peu inclinée, structure asymétrique du visage, l'oreille gauche plus basse, de même le coin gauche de la bouche. Cheveux blonds poivre et sel, ébouriffés, raides, cassants comme du plâtre, fatigués. Sourcils gris clair broussilleux et de multiples petites cicatrices, des cicatrices d'acné datant d'environ trente ans. Des yeux bleus, toujours, mais les pupilles ont pâli. Taches de vieillesse sur les joues, et des ombres qui tendent à s'allonger. Les traits du visage plus durs, plus profonds, prisonniers de leur irréversibilité.

Aurélien, que vois-tu ?

Je vois un moi qui voudrait sentir et comprendre le monde.

Je vois les années qui passent, je vois des souffrances et un espoir toujours enfantin, toujours plus grand.

Je vois le noir néant d'où nous venons, où nous demeurons et où nous irons : je vois Mica et je te vois.

Peter Landerl, *Quatre fois moi-même*, 2018

---

<sup>1</sup> Notons que la tournure sans article existe aussi en français. Là aussi, c'est une question stylistique. On dira (tournure figée) : *une photo sur fond noir*, mais *sur un fond noir*, on peut voir...